

Souvenirs de Guerre Août 1914 - Décembre 1918

par Charles GHEWY, gérant des fermes de Louvry à Audigny
(Canton de Guise)

(traduits du Flamand) - 2^e partie (1)

30 SEPTEMBRE 1916 — Le gouverneur-comte Berg und Trips - part demain et vient faire ses adieux. Je n'ai jamais été intime avec lui mais, depuis qu'il m'avait tant maltraité pour une affaire de paille, il était plus courtois. Alsacien et catholique, il a soutenu la population dans les circonstances où c'était possible. Je me suis adressé deux fois à lui directement : pour M. Quérette, maire, sur le point d'être déporté et pour le non-paiement de livraisons, qu'il a fait régler malgré la violente opposition des bureaux. Le nouveau gouverneur, Major Schmidt, annonce, d'entrée, des mesures impitoyables !

3 OCTOBRE — Ordre d'arracher les pommes de terre. «Tout» doit être livré. Le Docteur Devillers a organisé un hôpital près du Pont de Fer. Il lui faut 10.000 kg de pommes de terre. Je fais charger 3 chariots, 11.000 kg et m'en vais avec eux, carrément, les conduire.

Au Mont Marlot, les sentinelles demandent : «Magazine ?» Je réponds «Ia, Ia !» Et nous passons. Les gendarmes boches nous saluent en passant. Personne ne nous a rien demandé ! Et le Père Lécuyer qui est en prison pour 3-4 kg dans sa musette !

14 MAI 1917 — Le major Von Hollen, commandant local, fait enlever notre garde-manger pour en faire un clapier. Et il lui faut de la rhubarbe, l'oseille du jardin etc... etc...

La compagnie reçoit un lieutenant-commandant de 18 ans à peine. C'est le fils d'un pasteur protestant haut gradé. Il a une voix d'enfant et n'est pas plus haut que ma botte ! Avec cela, il a un cheval très grand et n'en est que plus ridicule. Le feldwebel (adjudant-chef) qui commandait par intérim, allemand fanatique mais intelligent, se sent humilié. Comme il vient causer devant la porte, le soir, j'arrive à le faire enrager. Je lui dis que, lui, s'il avait été dans l'armée française, il serait chef de bataillon, et je citais les noms de plusieurs officiers de la région sortant des classes moyennes et ouvrières. Tout en allant il a réfléchi et, pour comble, au cours de manœuvres avec minerwerfer (lance-mines) et grenades à main, commandées par lui, un soldat a laissé tomber une grenade amorcée, en tuant un et blessant trois autres : Colère et insultes du petit lieutenant ! L'autre, au garde-à-vous, n'a pas bronché, mais, la rage au cœur, il est venu me dire qu'il ne partirait pas au front demain.

(1) La première partie de ces «*Souvenirs de Guerre*», précédée d'une présentation par M. Pierre ROMAGNY, a été publiée dans le Tome XXVI de nos Mémoires pages 140 à 164.

15 MAI — Manœuvres de grenades à main, de bonne heure, dans la cour, le Feldwebel, plein de zèle... tombe et se casse le bras. On l'enlève au lazaret et il vient me dire au-revoir en ces termes : « J'avais bien dit que je ne partirais pas ! »

Un bataillon complet était réuni dans la cour : distribution de croix de fer, quelques nominations et départ le soir pour Thenelles... et le front de la Somme.

18 MAI — Le major Von Hollen, installé chez M. Quérette, n'avait laissé que deux pièces à celui-ci et sa belle-mère souffrante. Maintenant il doit quitter sa maison et veut emmener quelques meubles pour s'installer chez M. Lesage. Alors qu'il sortait un guéridon, le major a sauté sur lui, prétendant qu'il devait le laisser. M. Quérette, indigné, a levé le guéridon et l'a cassé devant le boche qui, furieux, l'a fait mettre en prison pour la cinquième fois ! (Envoyé le 20 en Belgique, il a été mis à Gullegem, dans un camp de représailles).

15 JUIN — Sous prétexte de chercher des journaux, que me remettait l'officier Nötzel, Polonais très tolérant avec les civils, la gouvernante de M. Quiard me ramenait tous les deux jours, un petit bidon boche d'un demi-litre de lait que je cachais dans ma poche. Ayant été dénoncé, le lieutenant de la colonne, embusqué, m'est sauté dessus alors que je recevais le lait entre deux journaux. Il l'a saisi, me traitant de voleur pris en flagrant délit, crient comme un putois en me menaçant de conseil de guerre et d'enlèvement. La moutarde m'est montée au nez, et malgré le danger, j'ai répliqué que nous étions volés et non voleurs, que je demandais moi-même à comparaître pour révéler le trafic de la colonne, qui faisait du pain blanc au lait, tuait chaque semaine un de nos porcs pris sans bon, faisait des libéralités à certaines personnes trop serviables... Le Wachtmeister Wolff, embusqué lui aussi, est sorti à ce moment et, au lieu de me voir confondu a senti le danger. Il a dit au lieutenant : « Attention ! Je connais l'oiseau, il est bien dans le cas de le faire ! ».

Faisant machine arrière, le lieutenant voulait me faire reprendre le bidon, avec promesse d'en avoir tous les jours. Je refusais, alléguant qu'un jour ou l'autre il partirait, que je serais alors surpris par un autre gradé... Se méfiant de moi, il décida de m'en faire apporter un demi-litre chaque jour, par le caporal de la ferme venant aux ordres. Cette fois j'ai accepté et ils ne m'ont plus inquiété.

22 JUIN — J'avais pu cacher pour les civils environ 400 kg de blé et orge. Ces messieurs sont tombés dessus et les font enlever. Pour moi, c'est le passage devant un tribunal, composé du major Von Hollen, d'un lieutenant et un sous-lieutenant. Un sergent, avocat à Cologne est désigné comme défenseur, un autre sous-officier doit soutenir l'accusation. Tous deux n'ont dit que des bêtises, mais l'accusateur avait cité ma fiche personnelle : « Suspect et fanatique ». Rien que ça.

Le Wachtmeister Wolff, craignant que je dise que ce grain était caché par la colonne est venu dire que j'avais fait la déclaration en temps utile, qu'un secrétaire partant en permission l'avait oubliée... Il mentait, mais comme il y avait doute, ils m'ont laissé partir.

31 JUILLET — Quatre jeunes gens ont « volé » des fruits dans un jardin.

Ils ont cinq jours de prison et la commune doit payer 200 F or pour demain midi. On vole beaucoup et pour cause. Un de nos Belges, Arthur D. est un des plus audacieux pour «récupérer» grain, pommes de terre, fruits, volailles, lapins, qu'il revend aux civils au prix fort. Je l'ai pris sur le fait hier, mais il ne s'en retourne guère, il sait que je ne le dénoncerai pas.

1^{er} AOÛT 1917 — La dernière levée de contributions était de 29 000 F or et voilà que nous sommes à nouveau imposés pour 37 032 F... Ayant décidé de ne pas payer, le nouveau maire, M. Renaux est enfermé, et moi aussi comme otages. Grande émotion au village. Personne ne veut que nous soyons enlevés. Chacun apporte ce qu'il peut, jusqu'aux prisonniers civils qui apportent chacun cent sous-papier. Émus, nous regardons tous ces braves gens, à la fenêtre de la mairie et ils nous font signe qu'il faut payer. M. Renaux, qui avait pourtant une partie des fonds demandés en argent, obtient d'aller, escorté d'un gradé, chercher le manquant chez son beau-frère à Englancourt. Il rapporte plusieurs centaines de francs en monnaie de bronze, pièces de un et deux sous, dans un sac ! Ils en faisaient une tête, les boches ! J'ai avancé le reste en bons de ville et quand nous sommes sortis de la mairie, tous nous exprimaient leur sympathie.

12 AOÛT — Mme Monaque, qui avait ramassé quelques prunes dans son propre clos, est condamnée à vingt marks d'amende. La petite fille de Georgina, 3 ans, a été vue avec une poire dans chaque main : 3 marks... !

13 AOÛT — Toute la commune est privée de passeports pour un mois, parce que le commis du maréchal dont les parents restent à Landifay, y est allé sans passeport. Il venait de finir cinq jours de prison, pour avoir ramassé des prunes. Cette fois il est enfermé pour dix jours !

19 AOÛT — Les soldats volent tout : quelques volailles pourtant bien enfermées, les pommes de terre, légumes, fruits, tout leur plaît. Chez M. Lesage ils ont forcé les placards et armoires, volé le reste de linge et les vêtements de sa famille. Dans chaque maison, même la plus petite, il y a de la troupe. D'ailleurs l'intendance rafle ce qui a échappé aux pillards...

23 AOÛT — Depuis plusieurs jours Saint-Quentin brûle et les environs aussi. Les soldats qui reviennent de là-bas traînent des affaires pillées dans la ville abandonnée. Ribemont, Origny et environs sont sous le feu...

24 AVRIL 1918 — ... A côté de nous loge le commandant de colonne Herr Rittmeister Hartmann, très conscient de son importance. Pillard de 1^{re} classe, il ouvre caisses et sacs de linge, les trie et envoie tous les jours chez lui trois colis : un en gare de Macquigny, un en gare de Guise, un en gare de Flavigny. Aujourd'hui, il a mis une chemise de femme, volée autour de Ham et essaie devant la glace une capote d'officier anglais, sur laquelle il a mis ses insignes de capitaine. Je rentre à l'improviste et, pas gêné, il me demande *“s'il est bien”*. Je hausse les épaules et m'en vais. Il me rappelle et insiste. Réponse : *“Si je dis ce que je pense, vous allez vous fâcher.”* Il assure que non et je lui lance : *“Croyez-vous que, de l'autre côté, les officiers anglais s'habillent avec les défroques des officiers allemands ?”* Il n'a pas insisté.

Mais ce monsieur a ce qu'il faut : Deux vaches que son "*burschen*" (ordonnance) trait deux fois par jour pour lui seul, deux cochons gras, dont on en tuera un demain. Ses provisions sont importantes, rangées dans la petite pièce à côté de la salle à manger : Je vois une douzaine de maroilles, une boule de Hollande, deux pains K.K., des caisses, des boîtes et un sac de 50 kg de sucre canadien, avec du cacao, chocolat et divers.

Au soir, Herr Rittmeister explique qu'il est bien considéré en haut lieu, qu'il est propriétaire de briqueteries et les a hypothéquées pour souscrire aux emprunts de guerre, qu'il jouit d'une grande influence dans son pays... J'ajoute que tout le porc, demain, sera mis en saucisses et ...qu'il ne touche pas assez de beurre.

Deux fois par jour il crie à son ordonnance : "*Kuhstock ... les nouvelles de la radio !*" et il nous claironne les victoires boches sur le front de Flandres et nous énerve d'autant plus que nous ne pouvons nous sauver.

25 AVRIL — Notre angoisse dépasse notre rage : Les boches affichent leurs bulletins à côté de notre porte, et c'est une affluence ininterrompue pour lire leurs victoires... Rittmeister annonce triomphalement ces avances, et nous sortons pour pleurer.

26 AVRIL — Nous ruminons une petite vengeance, avec la complicité des soldats de la colonne qui envient "*Kühstock*" l'ordonnance, gras et arrogant.

Les deux vaches "*personnelles*" du capitaine sont dans la grange près des chevaux. Le rossard vole pour elle le peu de nourriture des attelages et ne lâche jamais une goutte de lait aux conducteurs. Nous montons le coup avec ceux-ci et, ce matin, avant que "*Kühstock*" s'amène, les vaches étaient traites par deux soldats cultivateurs. Avec eux et les copains, nous avons bu le lait au seau ! Vient alors le bonhomme qui se place sous une vache, tire, tire, rien ne sort ! Il braille : "*Die Schweine...*" Ces cochons ont trait les vaches ! Protestations des soldats qui soutiennent qu'il les a brutalisées et qu'elles ont répandu le lait ! L'autre, furieux, court chercher *Rittmeister* pas encore levé et qui réclamait son café au lait. A moitié habillé le Monsieur accourt. Tous les soldats qui pansaient innocemment leurs chevaux se mettent au garde-à-vous. Personne ne sait rien, n'a rien vu, mais tous prétendent avoir entendu "*Kühstock*" qui triquait les vaches. A distance nous suivons la scène qui se termine par une volée de coups de cravache sur le dos du "*coupable*" et, son service fini, par un stage à la porcherie-prison.

27 AVRIL — *Rittmeister*, qui avait prédit l'occupation de Calais pour aujourd'hui, cache son dépit en faisant l'inspection de "*son*" porc changé en saucisses et en y prenant de sérieux acomptes. Il fait des marques sur les pièces entamées et même "*Kühstock*", revenu à de meilleurs sentiments, n'arrive pas à goûter ces "*délikatesses*" si bien gardées.

30 AVRIL — Deux colonnes sont parties... *Rittmeister* nous cherche pour dire au revoir. Nous ne nous sommes pas montrés à ce goujat. Mais quel soulagement ! Et aussi, quel tableau dans la cour !... L'aspect de la ferme est désolant. Partout où restait un bout de bois, à une porte, ou une machine, c'est brûlé ou enlevé, le restant est cassé.

3 MAI — Nous n'arrivons plus à dormir. Tout le temps, les officiers font la nouba au "Kasino" (*la salle de billard à deux balcons*) en compagnie des aviateurs. A minuit, les officiers venus d'ailleurs sont arrivés et tous ont bu, sauté, dansé, crié, joué du piano... à tel point que nous croyions que le plafond allait s'effondrer. Ce jeu a duré plus de deux heures. Alors, ces messieurs qui avaient vidé, debout, une pièce de bière de Munich amenée la veille, avec le cérémonial et les "prosit" d'usage, n'en pouvant plus, sont partis ou endormis sur place.

Le lendemain matin, nous en avons trouvé dans les couloirs et jusqu'à côté de nous. J'ai ramassé un pot à bière près d'un de ces messieurs, qui ne l'a jamais retrouvé... Je l'ai encore.

7 MAI — Nous recevons l'ordre de travailler en groupe et de nous présenter matin et midi à l'appel, sur la place d'Audigny. Hilaire doit aller avec les hommes et jeunes gens qui échardonnent (ils écoperont amendes et jours de prison pour avoir été surpris "*arrêtés et assis*" par le commandant d'étape). Moi, je dois couper, avec les femmes et les enfants, toutes les branchettes et pousses d'un an sur les arbres et les haies (comme fourrage). Le soir, tout doit être porté à la mairie. Seulement, la récolte n'est pas lourde, chacun 3 ou 4 branches. Nous cherchons seulement à n'être pas trouvés, les enfants montant la garde pour nous prévenir de l'arrivée éventuelle des boches.

2 JUIN — Guise et les communes voisines doivent livrer trente jeunes femmes pour le travail... ou autre chose. D'Audigny deux sont parties volontairement; elles étaient connues pour leurs intimités avec "*eux*".

11 JUIN — La population est en détresse, le peu de pommes de terre laissées l'an dernier (30 kg en tout) est épuisé. Les troupes de passage ont pillé les provisions cachées et ceux qui n'ont aucune réserve meurent de faim. Ce n'est pas une façon de parler : un réfugié d'Attichy est mort de privation ces jours-ci... Beaucoup d'enfants et de vieillards souffrent de dysenterie. Misère...!

Pour le moment nous faisons des sortes de gaufres de maïs et d'orge moulus, ces grains étant la nourriture des chevaux... avec un peu de cette cassonade canadienne (prise au ravitaillement international) que les soldats donnent à leurs montures...

13 JUIN — De Guise et environs un grand nombre de femmes et jeunes filles ont été déportées. Personne ne sait où et les familles sont dans l'inquiétude.

Passage sur la route de Marle de convois d'hommes de Le Herie et environs, déportés vers Guise. Ils ne savent pas où on les conduit.

16 JUIN — Tous les habitants sans exceptions doivent livrer deux kilos d'orties séchées, sans feuilles, de 0,80 m minimum de longueur (pour le textile - sacs, paillasses...)

27 JUIN — Depuis le début de la guerre nous avions ravitaillé les Sœurs de l'orphelinat et de l'hôpital. L'officier polonais Nötzel leur faisait même amener quelques légumes par des soldats. Mais cette fois-ci, elles

sont dans la plus profonde détresse et viennent souvent avec leurs filles "*en promenade*" jusqu'à la ferme où nous pouvions leur remettre quelques produits de notre jardin ou du jardinage boche voisin.

Il y a plusieurs hectares de pois tout près de la ferme, objet de convoitise pour soldats et civils. Des sentinelles sont postées autour, mais nous arrivons, Hilaire et moi, par nuit, avec une échelle comme brancard, à arracher des pois et les porter à la cantine actuellement vide.

La nuit dernière, les soldats ont tiré des coups de fusil sur des hommes et femmes de Guise, qui venaient aux pois, carottes et choux, et les ont poursuivis. Pendant qu'ils couraient nous avons fait plusieurs voyages aux pois et un beau tas est prêt à la cantine.

Fureur des boches revenus bredouilles et qui n'ont pas pensé que les sœurs et les filles de l'ouvroir cueillaient les cosses presque à côté d'eux et les transportaient dans des poches préparées dans leurs sous-jupes, ainsi que dans celles des Sœurs. Et Sœur Gabrielle, en les remplissant, de s'écrier : "*C'est la guerre... Allez-y !*"

("*C'est la guerre !*" Ce slogan par lequel l'occupant justifiait même l'injustifiable, les civils, opprimés à un degré et avec une continuité insoutenables, avaient dû l'adopter pour survivre.

Nous arrêtons sur cet aspect optimiste d'une lutte pour la vie aux mille épisodes ce chapitre. "*Vivre avec l'occupant et malgré lui*". Nombreux, très nombreux encore sont dans nos régions ceux qui, enfants alors ou à travers les récits de leurs parents ont des souvenirs concrets, vivants, des tourments vécus et des ruses, des ingéniosités multiples déployées pour durer. Ils pourront en ajouter pour l'instruction des adultes et des jeunes d'aujourd'hui.

Et si, à des degrés divers, mais selon les mêmes méthodes, cette atmosphère de prison sur place et d'extrême pénurie a régné durant 4 ans sur la zone occupée, dans tout "l'arrière-front", de Meuse, Champagne, Aisne ou Picardie, s'y est ajoutée la menace directe de la bataille. Zone de regroupement des unités, avant ou après les offensives, zone d'appui des premières lignes et le feu des canons ou des bombes lors des grandes batailles de la Somme et du Vermandois, la région guisarde a connu ces risques et vécu ces douleurs à plusieurs reprises.

Nous revivons seulement les points cruciaux de cette année 1918, bien mal commencée mais qui devait voir, enfin, sur le tard et à quel prix, la fin du cauchemar, mais pas encore la fin des "temps de misère").

LES OFFENSIVES DU KAISER

1^{er} JANVIER 1918 — ...Encore une année d'écoulée, année de déception, de misères et de mort. L'avenir s'annonce lugubre.

Tous ces mouvements et préparatifs autour de nous annoncent une offensive formidable. Surtout l'aviation et l'artillerie accumulée nous effraient.

Débarrassés du front russe (par la révolution bolchéviste et le traité honteux de Brest-Litovsk), l'ennemi cherchera une solution par le fer et le feu, et ses troupes sont entraînées sans repos.

2 JANVIER — Visite d'avions par nuit et bombes sur la région. Un civil est tué à Flavigny. A Guise une bombe est tombée à l'ouvroir mais sans exploser.

5 JANVIER — A Origny-Sainte-Benoîte, nos avions ont fait des prouesses. Un général, Von Auer, et plusieurs officiers tués, ainsi que plus de cent soldats qui allaient chercher leur soupe. Après, les avions sont passés entre les hangars des avions allemands, prouesse sportive, et pas un boche n'a tiré tellement ils étaient terrorisés. Les officiers logés ici sont plutôt lugubres mais les aviateurs admirent l'audace de leurs opposants alliés.

Durant tout le mois de janvier le mouvement des troupes est intense. Des centaines de civils âgés ou malades se préparent au départ.

Le 39 Janvier revue des troupes devant les écuries. Distribution de croix de fer, en musique. Les artilleurs partent pour Joncourt et la musique pour Beaurevoir.

6 FÉVRIER — Quel changement dans les champs ! Emplacements d'artillerie, cibles, tranchées couvertes de branches, trous d'obus... Les baillages coupés, piquets enlevés. Sur les bois de Couvron, des prisonniers font des tranchées, direction Nord-Ouest, Sud-Est. Pas un attelage au travail. Deux compagnies d'infanterie arrivent de Saint-Algis.

18 FÉVRIER et jours suivants — Arrivée de quantité de troupes, manœuvres combinées d'artillerie et d'infanterie, passage d'avions jour et nuit... Combat d'avions le 19, un français tombe en feu à Proix, un boche est descendu aussi. Le 20, au-dessus du champ d'aviation de Villers nos avions ont jeté des tracts et 8 bombes, tuant ou blessant 40 boches. Par la Flak (D.C.A.) et les mitrailleuses quatre avions alliés et un ennemi ont été détruits. Défense d'en parler.

1^{er} MARS — On voit que l'offensive est proche et qu'elle sera violente. Guise et les environs sont bondés de troupes et les grandes routes sont pleines. Avions en quantité. Encore une batterie d'artillerie bavaroise. Il y a 450 chevaux dans la cour et tous les bâtiments sont bourrés de soldats.

7 MARS — Depuis une semaine, plus de passeports. De huit heures du soir à six heures du matin, personne ne peut sortir. Partout des postes de garde sur les routes... Bombes sur l'usine Godin. Beaucoup de soldats tués ou blessés...

10 MARS — Encore une batterie d'arrivée, cela fait quatre en tout... Les boches sont radieux : *"Ils vont à Paris"*.. Ceux qui partent vers Origny chantent *"Gloria ! Victoria !"*

15 MARS — Le Conseil municipal de Guise siège en permanence pour, en cas de besoin, faire évacuer la ville une heure après réception de l'ordre.

A midi, les avions ont jeté deux bombes tout près de la ferme. Il fallait voir les boches courir pour s'abriter. Même les D.C.A. abandonnaient leurs pièces pour se sauver. J'ai ramassé des éclats devant la maison.

16 MARS — L'offensive boche est commencée. La grosse artillerie tonne sans arrêt.

18 MARS — Arrivée de la 18^e Prov. Kol. prussienne et un bataillon du 47^e R.I. Plus de 1100 en tout. La ferme est une fourmilière ! Si un avion...

22 MARS et jours suivants — Hélas ! Les nôtres sont enfoncés. Guise devient à nouveau "*Etapen Gebiet*". Nous voyons passer des prisonniers anglais, on amène beaucoup de blessés. Il paraît que les gaz ont fait des ravages terribles.

Nous avons chaque jour la "*Kölnische Zeitung*" qui, en gros caractères, annonce des victoires et avances foudroyantes. C'est certain qu'ils avancent, car nous n'avons plus de D.C.A. ni de ballons captifs aux alentours.

27 MARS — Passage continual de prisonniers anglais et français. A Guise ils mettent les Anglais chez Godin où vient de brûler un gros dépôt de "*benzin*"...

31 MARS — Pâques bien tristes. Pas de messe et, coup sur coup, les mauvaises nouvelles du front et les hurlements de joie de l'ennemi, malgré leurs pertes sévères. Les hôpitaux sont bondés, et, chose surprenante, les blessés ont l'air abattu : leurs journaux racontaient que les Alliés n'avaient plus rien et, eux, ils ont vu qu'ils ne manquaient de rien, ni vin, ni chocolat, ni tabac... etc...

AVRIL — ...Le canon tonne sans arrêt, hélas plus éloigné, vers Laon notamment qui aurait été endommagé... Mauvaises nouvelles aussi, d'Armentières et de la Lys, ce qui n'est pas pour remonter le moral des habitants... Il a plu sans arrêt au début du mois. Nous ne nous en soucions pas, nous n'avons plus grand chose à perdre et souffrons beaucoup moralement...

(*Et les mois vont passer, dans une pénurie presque sans faille, des vexations tellement constantes qu'on ne peut presque plus réagir*).

31 JUILLET — Un passeport pour Guise, une rareté ! La ville est triste, morne, les magasins vides, les amis et commis, morts ou partis. Partout chagrin, maladie, misère. Les maisons sont vides ou occupées par des soldats ou des évacués. Les rares passants sont ces "*repliés*" ou des prisonniers civils.

1^{er} août 1918...Quatrième anniversaire de la guerre. Mais, cette fois, nous croyons que c'est la fin qui s'approche.

Passage ininterrompu de troupes, même sur les petits chemins, la plupart de l'artillerie. Leur attitude sent la défaite...

AOÛT — Le 7 : Le canon approche et des troupes descendent en permanence de la direction de Laon et de Saint-Quentin, presque toutes bavaroises ; les hommes sont en loques mais les chevaux encore en bon état.

Le 10 : l'aviation alliée est active, et, cette fois, a la maîtrise de l'air. Violent feu d'artillerie, direction Ouest.

Le 13 : Comme le tonnerre, résonnent les canons, direction de la Somme. Bombes sur Origny-Sainte-Benoîte où la scierie a brûlé, sur Guise et la ferme de Courcelles... Il faut pourtant rentrer la moisson, archi-mauvaise. En deux jours tout sera débarrassé. Jamais je n'ai vu si pauvre récolte. Ça n'empêche pas les amendes : Audigny doit payer 300 marks pour insuffisante livraison, 1 000 œufs manquants, à 30 pfennigs l'œuf alors qu'il est payé 20 pfennigs... et deux soldats arrivent avec une charrue-tracteur pour labourer ! Ils se demandent ce qu'ils viennent faire ici.

Les soldats du jardinage, partis pour Ham au printemps, reculant toujours, reviennent pas fiers du tout. Le sergent-major, déjà âgé, commente : *"Nous voici revenus de notre aventure"*. L'officier polonais Nötzel ne se montre pas, craignant nos sarcasmes... Et l'institutrice, Melle Boitte, doit aller avec tous les enfants de 7 à 12 ans cueillir des baies de sureau... C'est bien le moment...

SEPTEMBRE — Le 18 : La bataille fait rage, quelque part derrière Laon et surtout vers Saint-Quentin. Les avions alliés sont d'une activité débordeante. Les 24 personnes inscrites pour partir en *"France libre"*, vieillards, infirmes et enfants de Noyales, Proix et Macquigny sont évacuées. Les prisonniers français sont privés de tout.

Le 21 Septembre, 349 soldats *"Eisenbahntruppen"* et 8 officiers arrivent pour construire un chemin de fer à travers champs, en direction de Macquigny.

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

22 SEPTEMBRE — Grande dispute entre les officiers autrichiens et les autres. Deux surtout, provenant de Fiume et Zara-Agram sont particulièrement violents et reprochent aux Allemands le mépris qu'ils témoignent aux Slaves d'Autriche. Un d'eux, ingénieur au port de Fiume, crie qu'il n'a jamais été en ligne ni possédé même une baïonnette, toujours mélangé aux Prussiens qui se méfient d'eux. « Regardez mes mains, criait-il, elles sont nettes, il n'y a pas de sang dessus, et vous nous traitez comme des chiens ! Mais un jour nous serons libres et ce jour est proche ! ». J'avais peur pour eux, et il est sûr qu'au début de la guerre, ils auraient été fusillés, ou battus, attachés à une roue de canon comme je l'ai vu faire.

23 SEPTEMBRE — Toute la maison, tous les quartiers sont combles. Dans la cuisine où logent des officiers, debout, il n'y a presque plus moyen de passer pour aller au jardin ou à la cave. Et tout ce monde se dispute et ne fait rien de bien.

Personne ne peut plus circuler et, à part quelques piquets et jalons, on ne travaille pas au chemin de fer projeté. Je distribue ce que je peux aux prisonniers pour que ça ne tombe pas aux mains des boches.

25 SEPTEMBRE — Arrivée de quatre gendarmes à la ferme, pour maintenir l'ordre et protéger le hangar et la grange, où on vole le blé en gerbes par chariots. Plusieurs chevaux, à Bertaingemont, étant crevés de conges-

tion pour avoir mangé du blé, on place des postes autour, mais on vole quand même.

Les troupes du chemin de fer s'en vont sur Marly, chargées des malédictions de tous. De vrais bandits, rebuts de toutes les nations. Ils ont même emporté le matériel de cuisine des autres formations. Une colonne de munitions - 140 hommes et 90 chevaux les remplacent.

28 SEPTEMBRE — Violents feux d'artillerie, surtout entre Saint-Quentin et Cambrai. Toute la maison tremble et la pression d'air est forte. Il y a des canons à longue portée dans le voisinage.

Des deux côtés les avions sont actifs, les canons crachent des tirs de barrage autour de Saint-Quentin. Même en pleine bataille de Guise en 1914, c'était moins violent. On amène un ballon captif au sud de la ferme. Il ne monte pas haut, vite repéré par les avions, que pourchasse la D.C.A. Les éclats volent partout autour de nous.

1^{er} OCTOBRE — La Bulgarie demande un armistice, imposé par la pression des armées de Franchet d'Esperey. L'édifice craque et chancelle.

Jour et nuit tonnent nos canons et passent nos avions. Des tracts sont répandus, annonçant aux soldats allemands qu'ils se battent pour des chimères et qu'ils sont f...outus ! Ceux qui seront surpris avec ces tracts seront fusillés aussitôt, est-il annoncé.

4 OCTOBRE — Depuis plusieurs jours nous voyons Saint-Quentin en feu. Les boches chuchotent entre eux qu'ils ont abandonné Saint-Quentin et qu'aujourd'hui Origny sera complètement évacuée.

La Bulgarie s'est rendue, la Turquie suivra, la victoire s'annonce enfin.

Je reçois un passeport pour Guise, où les rues sont sillonnées de chariots de réfugiés se dirigeant vers l'Est. Ribemont, Courjumelles, Bernot, Montigny et communes voisines sont évacuées à fond jusqu'à la rivière d'Oise. Le mouvement en ville et sur tous les chemins est intense. Chacun est prêt au départ et ramasse ce qu'il possède encore de "précieux".

5 OCTOBRE et jours suivants — La ville de Guise est prévenue d'être prête à partir au premier ordre. Les nôtres tiennent la ligne de l'Oise et Guise peut être bombardée de deux côtés, étant sur le front immédiat.

Depuis plusieurs jours, tous les travaux des champs sont suspendus, tous les outils et instruments, brabants, herses et autres rassemblés pour être enlevés en camion... Trois batteuses sont arrivées pour battre tout ce qui est récolté... Appel de tous ceux qui sont en état de travailler pour faire des équipes ininterrompues. Tout le bétail d'Audigny est enlevé à La Capelle.

Monceau-le-Neuf et Le Hérie sont évacués. La misère, écrite sur tous les visages, n'empêche pas ces malheureux évacués de nous crier tous leurs espoirs.

Le soir du 8, des centaines d'hommes, entre 15 et 60 ans, venant de Macquigny, passent, se rendant à Puisieux. Ils sont de la région de Sains-du-Nord et sont en triste état. Beaucoup sont malades, l'un d'eux a 40° de fièvre et doit marcher quand même. Je leur passe des œufs et pommes de terre.

Étant chargé de peser le grain à une des trois batteuses installées entre Audigny et Clanlieu, j'ai réussi à glisser dans les graisseurs des clous à tête plate. Les coussinets ont chauffé et on n'a guère battu. L'ortskommandant, furieux, rage et tempête, mais la meule n'a pas été terminée et il a fallu la laisser en panne car on est bombardé.

9 OCTOBRE — Bohain est en feu, occupé par les nôtres. Nous voyons des combats continuels dans l'air et des tracts tournoient dans tous les sens. Changement de troupes ici, où tout est représenté maintenant, avec un général et 38 officiers. Le central du téléphone est dans la cave. On a amené de gros tas de munitions de chaque côté de la route. Des blessés passent, venant d'Origny et Landifay, mais aussi des prisonniers. Bertagnemont est continuellement sous le feu.

10-11-12 OCTOBRE — Origny en feu est bombardé par nuit, Guise aussi. Il y aurait des civils tués. De longues files d'évacués passent, de Guise, Flavigny et environs. Origny serait en partie aux mains des nôtres qui sont à Frémont. Le canon ne diminue pas, ni les passages de troupes. Il est probable que le passage de l'Oise retardera un peu l'avance des Alliés.

14 OCTOBRE — Louvry est une fourmilière et, par nuit, le mouvement est intense comme en plein jour. Vers minuit, alerte. A travers le bruit des canons j'entends des ordres. En un clin d'œil tout était empaqueté et les troupes prêtes au départ. Est-ce la délivrance ? De la cave où je suis réfugié avec le berger et les siens, de l'eau, de la paille et quelques outils en cas d'écoulement, je suis anxieusement l'évolution de la situation.

Hélas, vers le matin c'était plus calme et tous étaient à leurs quartiers. Il paraît que les nôtres avaient fait une avance sérieuse, partie d'Origny, mais auraient été repoussés par une contre-attaque. Mon Lorrain, pourtant, me dit que la fin est proche.

16 OCTOBRE — Le Lorrain m'apprend que Laon est délivré, que le front serait Sissonne-Liesse. Des boches, logés à la ferme, auraient été faits prisonniers à Origny. On amène continuellement des blessés et, à l'instant, 3 morts.

17 OCTOBRE — Toujours le feu serré de l'artillerie. Les ballons captifs sont partis, pour de bon j'espère. Ce n'était pas un voisinage rassurant : Toujours nos avions étaient dessus et la D.C.A. crachant autour. Bertagnemont est toujours sous le feu, ainsi que le bois. Sept tirailleurs algériens prisonniers passent devant la ferme. J'attends fièreusement les nôtres, mais cela tarde bien, à mon idée. Et toujours autos et chariots amènent des munitions dans la cour et des deux côtés de la route.

18 OCTOBRE — Tout d'un coup, c'est plus calme. On ne trouve plus de journaux, les soldats n'en reçoivent plus et c'est difficile et dangereux d'aller à Audigny. Partout il y a des postes et des gendarmes. Ceux-ci ramènent des déserteurs qui cherchaient à se sauver.

Après-midi, le ciel s'est éclairci, les avions sont actifs. Les ballons captifs alliés sont presque devant nous, l'un à côté de l'autre. On commence à tirer aux alentours de la ferme, occupés par des troupes venues de

Courjumelles et Bertaingemont où ils ont perdu bien du monde. Quelques hommes seulement y sont restés dans les caves. La route de Saint-Quentin à Guise est sous un feu permanent.

Ici, on plante des piquets dans les champs et commence des tranchées autour de la ferme et longeant le chemin de terroir. Cela devient intenable. "Ils" brûlent le buffet de cuisine et même mes sabots, enlèvent mes dernières volailles cachées. Deux soldats ont tué un de mes derniers lapins et le dépouillent devant moi. Comme je veux le reprendre, ils me tapent dessus avec le lapin dont les intestins m'éclatent dans la figure et dans le cou. Rien à faire, il faut plier !

19 OCTOBRE — Nuit épouvantable, on tire sur la ferme et Audigny. Tout le temps ils accumulent des munitions par ici. S'il tombe un pétard là-dedans, il n'y a plus de Louvry ! Le long de la ferme, au jardin, dans les champs ils construisent de profondes tranchées en zig-zag... Le Lorrain me raconte que, sur les autres cuisines roulantes de la ferme, trois ont été démolies, les cuistots tués. Il n'y a plus de volontaires pour les cuisines, malgré le ravitaillement insuffisant. Il ajoute qu'une compagnie est rentrée, commandée par un sous-lieutenant, les autres officiers tués ou blessés par des balles allemandes.

Devant la porte principale, un colonel ayant observé à un soldat qu'il ne pouvait pas placer là son chariot, celui-ci a sauté sur le colonel, le menaçant de la lourde volée qu'il tenait en mains. L'officier est rentré, me disant : "C'est un malheureux !" Le type n'a pas été puni. En 1914, il aurait été fusillé.

20 OCTOBRE — On ne dort plus. C'est effrayant. On tire sur la ferme où quatre soldats sont tués. Un soldat retient ses intestins qui sortent par une large blessure, un autre a une jambe arrachée. Je n'ai pas de sympathie pour ces gens qui tuent les nôtres, mais je suis saisi d'horreur.

D'autres blessés se pressent dans la cave et la petite cour pour être soignés, tandis que dans le verger, campement d'une colonne, des chevaux sont tués ou blessés. Une colonne de munitions est bombardée par les avions entre la ferme et la bascule. Les conducteurs se sauvent et se jettent par terre plus loin dans les champs.

Du haut de la terrasse du jardin, je contemple ces attaques. Je suis seul. Tous se sont mis à l'abri. A l'accalmie, le lieutenant commandant la ferme, me demande ce que je fais là et me fait rentrer, surveillé en permanence par un soldat. Le berger et sa famille, épouvantés, prennent la fuite vers Audigny avec une carriole à bras.

Plusieurs chariots rentrent dans la cour et les soldats coupent des branches aux deux cyprès du jardin pour les couvrir... On y voit des soldats morts, entassés les uns sur les autres et rangés sur du seigle non battu. C'est lugubre au plus haut point.

A Audigny, le berger est allé voir l'ortskommandantur. Le major Hochdanz téléphone vers quatre heures au commandant de la ferme de m'évacuer de suite. Je m'y attendais et le Lorrain avait transporté la veille ma malle et des caisses chez M. Renaux maire. C'est encore le Lorrain et un autre qui m'encadrent, baionnette au canon, la chienne de Mme Dieu sur les talons, pour me reconduire.

On sciait les ormes et les peupliers, fendus aussitôt en piquets pour les fils barbelés, devant les tranchées où travaillaient des centaines de soldats. Dans les fossés de la route de Marle, côté ouest, des tranchées avec des mitrailleuses. La route est sous le feu. Les deux soldats courent quelques mètres et se jettent à terre. Je fais comme eux. Au croisement de la route de Marle, les marmites tombent plus dru. Nous courons tant que nous pouvons jusqu'au petit chemin, moins bombardé.

Au Mont de Louvry, je jette un regard éploré derrière moi, un adieu à la ferme, berceau de mes enfants, d'où s'élève une haute colonne de fumée blanche. J'ai défendu Louvry jusqu'au bout. Maintenant c'est fini. Au soir Le Hérie brûle.

21 OCTOBRE — Nuit mouvementée. Feu de barrage ininterrompu pour tous les calibres. A neuf heures du matin, tous les hommes de 17 à 50 ans doivent être devant la Kommandantur. J'étais en piteux état, n'ayant pas dormi depuis longtemps ; ils me laissent. Je conseille à plusieurs de se cacher. Certains le font, d'autres, résignés se laissent faire, chargent quelques hardes sur une brouette, poussette ou autre véhicule. Le triste cortège s'ébranle : 34 prisonniers de guerre, gens du pays, prisonniers civils ou réfugiés, escortés de soldats en armes. Toutes les autres personnes sont dans les caves.

22 et 23 OCTOBRE — Le téléphone est au-dessus de notre cave et j'entends les communications. Nous sommes en 1^{re} ligne.

Des avions alliés nous survolent. Nous faisons des signes avec nos mouchoirs mais ils jettent quand même leurs bombes. Guise, la gare de Flavigny, la ligne de chemin de fer, sont sous le feu des pièces lourdes.

24 OCTOBRE — Feu d'artillerie toujours plus intense. La bataille est en cours, de la Serre à l'Oise. Je dois traduire un manifeste à la population (ce qu'il en reste !) pour l'exhorter au calme "*même en cas de l'arrivée des troupes françaises*". Radieux, je préviens les habitants réfugiés dans les caves.

25 OCTOBRE — "*La Désolation*" est évacuée. Louvry, Audigny, Flavigny et la voie sont sous un feu continu. Sans cesse les obus explosent autour de nous. Une batterie allemande, en bas des pâtures, à 300 m, crache avec fureur sans arrêt.

LES JOURS LES PLUS LONGS

26 OCTOBRE — Journée mémorable ! Par nuit, la maison de Louvry a reçu deux gros obus qui l'ont coupée en deux. D'épais nuages de fumée s'en élèvent. Une colonne, passant par le mont de Louvry est repérée et reçoit une douche sanglante, laissant des morts et beaucoup de blessés. Ceux-ci sont amenés à l'église ; on en amène encore d'autres, continuellement. 60 prisonniers français passent. La Kommandantur s'en va, ainsi que la plupart des troupes, direction Est et Nord. Ce soir il ne reste plus un soldat dans le village. Par nuit, arrivée de "*troupes d'assaut*" qui occupent les caves. Ils ont un aspect farouche, inquiétant.

27 OCTOBRE — Nuit fort agitée. Le matin, plus un coup de feu. Le calme avant l'orage. A dix heures trente le jeu recommence. La ligne paraît être Louvry-Clanlieu la route de Marle. Vers cinq heures trente du soir le feu est le plus intense, les obus éclatent l'un après l'autre. Des soldats se sauvent et un chariot attelé est prêt à partir devant la maison pour les officiers et les papiers.

La population va toucher du pain K.K. pour trois jours. Faisant fonction de greffier, nous le distribuons dans la cour, entre deux rafales.

Partout, les troupes d'assaut sont abominables, pillent les provisions, le peu de linge, tout, fouillent armoires et malles et cassent ce qu'ils ne peuvent enlever. Les femmes effrayées se mettent à plusieurs familles ensemble pour se rassurer.

28 OCTOBRE — Quelle nuit ! Le roulement est tellement intense qu'on a peine à distinguer les gros calibres des pièces de campagne.

L'état-major du 267^e R.I. qui logeait ici est parti. Ces messieurs si distingués ont fouillé tous les meubles, éventré les matelas pour y chercher "des valeurs"(!). Ils ont placé 3 mitrailleuses dans le clocher. A midi, feu d'artillerie intense sur la ligne Clanlieu-Louvry-Guise. A une heure le "Bucquoy" est en feu.

Nous nettoyons l'église, qui paraissait un fumier, pour les futurs blessés. A cinq heures, en plein bombardement, un sergent-major vient chercher "l'homme qui parle allemand" pour avertir les habitants de la rue de Guise d'évacuer leurs maisons. Il me dit qu'il est Danois du Schleswig-Holstein et je le supplie de ne pas faire sauter les mines comme il en avait l'ordre. Il ne répond pas, mais cligne des yeux en signe d'assentiment.

29 OCTOBRE — Et, sans pitié, nous sommes bombardés, jour et nuit. La batterie à tir rapide, en bas du verger, tire sans arrêt au-dessus de nous. Au matin, combat de grenades à main, qui atteignent le point culminant vers midi. De trois heures à six heures et demie, Audigny reçoit une avalanche d'obus qui fouillent tous les environs. Beaucoup sont de fort calibre. Partout mitraille et nuages de poussière. Pourtant, pas de victimes civiles.

30 OCTOBRE — Le bombardement est violent toute la nuit, mais de cinq à huit heures du matin, c'est terrifiant, une vraie pluie de feu ! Plusieurs maisons brûlent. A huit heures les obus tombent moins mais mitrailleuses, fusils et grenades sont actifs autour de nous. Voici bien des jours que nous ne nous sommes déshabillés, nos nerfs sont mis à rude épreuve mais nous sommes confiants. De midi à une heure, accalmie, le temps de déjeuner, sans doute ! A une heure, répétition pour tous les calibres. L'un shrapnel après l'autre, dans la cour et sur les bâtiments. Pas âme qui vive dans les rues.

Vers trois heures, le bombardement est terrifiant. Les soldats fuient les tranchées et veulent s'installer à côté de nous dans les caves. Nous refusons d'ouvrir et entendons les ordres des officiers au-dessus de nous. Chacun se terre. A sept heures et demie le feu diminue, des avions alliés nous survolent, sans doute pour voir l'effet des bombardements.

31 OCTOBRE — La nuit est moins agitée, mais à cinq heures trente le sabat recommence. Nous allons chercher de l'eau... Beaucoup de maisons sont à plat, écroulées ou fort endommagées. Nous sortons Alexis et Aurillien de la cave de la mairie obstruée, où ils étaient blessés. Louis Leduc m'accompagne courageusement pour les visites dans les caves et la distribution d'eau et de quelques vivres.

La journée est plus calme, à part quelques douzaines d'obus ou grenades, mais à quatre heures le feu reprend violemment...

1^{er} NOVEMBRE — Toussaint ! la cinquième avec l'ennemi et certainement la plus dure ! Quelle nuit nous avons passée ! Des milliers d'obus sur et autour de notre infortuné pays. Heureusement, pas de civils tués. La cour de M. Renaux est couverte de décombres et criblée de mitraille. Vers six heures du matin ça diminue d'intensité, nous pouvons sortir : dévastation partout. Les habitants se groupent et se terrent, serrés ensemble. Vers midi c'est presque tranquille, mais à deux heures et demie le diable est déchaîné ! Jusqu'à quand ?

A quatre heures et demie je suis convoqué d'urgence, avec M. Renaux maire, au poste de commandement, dans la cave de René Berteaux. C'est pour nous entendre accuser d'être en communication avec les Alliés ! Malheureusement, pour le moment il n'en était rien. Mais le commandant local insistait, menaçant de nous faire enlever à La Capelle. Nous avons tenu bon, réclamant des accusations précises qu'il ne pouvait naturellement donner. Profitant de notre avantage, nous avons alors demandé du ravitaillement pour la population, appuyant sur le fait que les troupes consommaient le ravitaillement américain par elles pillé à Guise. Lui-même avait sur sa table, devant nous du saindoux, des salaisons, flocons de maïs et lard qui en venaient !

Il a "promis" plus que nous ne demandions et nous a laissé partir sous le bombardement. Bras dessus, bras dessous, nous jetant par terre quand ça sifflait trop, nous sommes revenus sains et saufs.

2 NOVEMBRE — Jour des Morts ! Et à chaque instant nous sommes en pressant danger. Le bombardement continue. A un moment nous avons des gaz et déployons une couverture mouillée devant l'entrée de la cave... Vers minuit deux gros obus explosent en plein dans la cour. L'un d'eux écrase un bâtiment où le chien de Voisin était enfermé. Nous déblayons ses ruines, et le chien est intact ! Autour de la ferme, dans les toits et les murs, les trous se rejoignent, gravats et éclats partout.

Nous courons voir l'église, fort abîmée, toit et plafond crevés, plus de vitraux sauf un, statues brisées dont nous ramassons des morceaux. Après une pause, vers dix heures, le feu de barrage est à son comble. C'est terrifiant. Madame M. s'inquiète du sort de sa fille, Mme F. terrée à l'autre bout, rue de Bohain et me supplie d'y aller. Malgré le danger et les remontrances du maire, je saute dehors... Pas un soldat ni un civil à voir. Resté debout un moment le long d'un pan de mur, je peux enfin sauter dans la cave où tous étaient réunis, attendant le coup fatal : Tous, même les "durs" répondant au chapelet récité par une personne pieuse. Vraiment, le jour des morts. Pourtant, nous sommes rentrés intacts, Leduc et moi, de cette expédition.

3 NOVEMBRE — La nuit est relativement calme. Vers minuit un "*feldwebel*" vient nous réveiller pour chercher le ravitaillement à Puisieux où le chauffeur du camion, bloqué par les tirs, refuse obstinément d'aller plus loin. Nous refusons d'exposer la population pour l'amener avec brouettes ou carrioles à bras. Finalement il "*promet*" de l'envoyer quand même. Mais...

A neuf heures, le feu reprend de plus en plus. L'église encaisse encore et plusieurs maisons sont éventrées à fond. Après-midi quantité de gros calibres. Certes, Audigny est vouée à la destruction.

Au soir aussi, le nouveau commandant local vient nous voir et nous "*promet*" du pain pour demain matin.

4 NOVEMBRE — La nuit est terrifiante. Jamais nous n'avons vécu des heures semblables. Vers le matin le feu d'artillerie était au maximum et, tremblant malgré l'habitude du bombardement, nous attendons notre fin en priant. Vers huit heures, feu moins intense. Nous pouvons distinguer les coups, les mitrailleuses et les grenades à main. Le village a encore bien souffert.

Après-midi, nous risquons un coup d'œil dans la rue de Guise et sommes saisis de voir pareil tableau : Deux ou trois maisons seulement sont encore debout. Le côté de Puisieux est encore plus mal arrangé, la rue de Bohain aussi. Le côté nord a un peu moins souffert. Chez Camus le sabotier, un coup plein a percé jusqu'à la cave, tuant les huit Allemands qui s'y abritaient.

Les boches confirment que la ferme de Louvry est occupée par les nôtres depuis plusieurs jours. La ligne serait la route de Marle. Les autres tranchées nord-sud déjà profondes seraient en deuxième ligne. Les boches sont fort occupés à empaqueter et piller ce qu'ils trouvent. C'est leur dernier acte.

DÉLIVRANCE

5 NOVEMBRE 1918 — Par nuit, le bruit du canon s'éloigne et cela nous semble plutôt drôle. Nous surveillons les gestes des boches qui préparent tout en silence et décampent, sans tambour ni trompette, entre neuf et onze heures du soir.

La batterie à tir rapide, au bas du verger, ne tire plus depuis que les servants voulaient à tout prix entrer dans notre cave. Trois canons sur quatre sont détruits. Ils enlèvent l'intact mais laissent leurs tués.

Avant l'aube, je cours à l'église : Plus un soldat. Les mitrailleuses du clocher, parties ! Je réveille T. un cultivateur évacué, et nous allons jusqu'à la rue de Guise. Plus de boches !

Avec M. Renaux, nous cherchons le commandant d'hier soir. Parti aussi, avec les autres. Revenus devant l'église, quelques gamins poussent devant eux un soldat allemand trouvé endormi dans une petite cave et lui donnent des coups de pied au derrière ! Ils crient : "*C'est le Sénégalaïs*", surnom donné à un soldat des batteuses qui en avait assez et s'était caché ! N'importe. Nous mettons le drapeau sur le clocher et les trois couleurs, si longtemps absentes, flottent au vent.

Maintenant, il faut prévenir les Français. Pas facile ! Nous suivons la route de Guise et, à hauteur de la ferme Lesage, nous voyons ramper deux silhouettes: Nous crions fort : *"France ! Les boches sont partis !"* Aussitôt, une fusée part et, avant que nous puissions aborder ces deux braves, d'autres patrouilles, d'abord rampant puis courant, viennent vers nous. Nous les embrassons, voulons parler. Mais il faut qu'ils renseignent d'abord leurs chefs, par signaux d'abord, puis par l'envoi de l'un d'eux en mission.

En un rien de temps, ils sont assez nombreux et, arrivés devant l'église, se voient entourés par la population. On les embrasse, leur offre du café vrai (oui, oui), cacao, gaufres, tout ce qu'on a. Les civils sont ivres de joie, les hommes sont rasés, les femmes ont *"fait toilette"* (!) et chaque gosse est accroché à un soldat. M. Renaux, Mme Leduc, Vaillant, conseillers et otages avec moi, les notables, les réfugiés, tous nous félicitons et congratulons nos libérateurs qui ont les larmes aux yeux. Nous étions les premiers civils rencontrés depuis Moreuil dans la Somme, et ils ignoraient qu'il en restait à Audigny. Pas étonnant qu'ils nous aient envoyé tant de marmites !

Un jeune officier s'amène, un ordre bref, les soldats français sont au garde-à-vous, présentent les armes au drapeau du clocher. La *"Marseillaise"* est entonnée, pas trop juste mais de tout cœur par civils et soldats. Comme par enchantement toutes les maisons pavoisent. On se demande d'où viennent tous ces drapeaux, confectionnés en cachette et gardés si longtemps au fond d'une armoire ou d'une musette.

Les premiers soldats, chasseurs alpins du 70^e bataillon et fantassins du 16^e Infanterie sont choyés, entraînés puis débordés par de nouveaux arrivants, accompagnés d'artillerie et d'équipages. Ils sont détournés par les chemins de l'église, en attendant qu'on enlève les mines, placées dans le fond de la cave à Ch. Venet. J'ai accompagné les artificiers, qui ont eu du mal à les avoir, elles étaient dans un trou creusé jusqu'au milieu de la route. Si elles avaient explosé les dégâts auraient été élevés...

Enfin nous sommes libres, après cinquante mois de peine et de misères en tous genres.

LIBRES... DANS LES RUINES

5 NOVEMBRE (suite) — Je vais à Louvry. Le tableau est effrayant. Des tanks démolis devant les positions. Des chasseurs alpins sont enterrés sous les marronniers, face aux ruines. Ils ont été tués dans la cave où les boches avaient le central du téléphone. Dans la remise à voitures où étaient logés les aérostiers de la *"saucisse"* boche, ils avaient mis en évidence une montre sur une chaise, avec un fil attaché à une mine. Un soldat français a été tué en la ramassant. Ils ont vraiment fait tout le mal qu'ils ont pu en partant.

6 NOVEMBRE — Des prisonniers boches arrivent et sont enfermés derrière les barbelés, là où il y a quelques jours les nôtres étaient parqués. Ils arrachent les pattes d'épaules des officiers qui sont parqués avec eux, craquent dessus et les maltraitent. Cela nous répugne, mais le capitaine du 2^e bureau m'appelle pour traduire les réponses des prisonniers, interrogés

sur leurs unités, leurs forces, leurs directions et les noms des officiers supérieurs. Les soldats répondent carrément, les gradés hésitants, les officiers mal.

Nous obtenons du ravitaillement pour les habitants. Comme ration : 500 g de pain, 300 g de viande congelée, 80 g de riz, 30 g de café, 20 g de lard, 20 g de sucre, 400 cl de vin...
On est gâtés, un vrai régal !

Je continue les fonctions de greffier et les vivres sont distribués dans la cour du maire.

7 NOVEMBRE — Les chasseurs alpins s'en vont, toujours à la poursuite des boches. Et toujours des troupes affluent, surtout de l'artillerie. M. Renaux me présente, en termes trop flatteurs, au général Berdoulat qui me fait des compliments pour le service de renseignements et la désignation des mines. Il nous invite à sa table, ce que nous agréons avec reconnaissance.

Le général est simple, fils d'un instituteur du Centre, boursier. Sans les trois étoiles de son calot on ne le distinguerait guère de ses soldats. Son chef d'état-major, commandant de Bourbon-Busset (celui qui, quelques jours plus tard, accueillera les plénipotentiaires allemands à La Capelle), plus court, trapu, correct mais moins abordable, taciturne, évite tout contact, soldat avant tout.

Le ravitaillement arrive régulièrement et nous le distribuons au mieux. Des boches arrivent continuellement, prisonniers cette fois-ci. Ils n'ont pas l'attitude hautaine des vainqueurs de 1914. Les soldats ont souvent l'air satisfaits ; les gradés, surtout les feldwebels, ragent visiblement. Pourtant, ils sont en vie.

8 NOVEMBRE — Des nouvelles alarmantes parviennent de civils tués dans leurs caves. A la Bertainne, route de Marle, notre voisin, sa femme et ses enfants sont trouvés morts, assassinés paraît-il. A Le Hérie, Beaurain et ailleurs, beaucoup de morts sont signalés. A Louvry, dans la grande cave, quatorze corps de soldats ont été retrouvés. Si je n'avais pas évacué, il n'y a pas de doute, j'aurais partagé leur sort.

9 NOVEMBRE — L'état-major du XX^e corps met un chariot attelé à notre disposition pour chercher des affaires à Louvry, décidément inhabitable. Ce n'est pas sans danger. En voulant dégager un sommier, un pan de mur s'écroule et nous en sortons à grand'peine... Le mobilier est totalement détruit, les bidons, caisses et sacs de linge traînés jusqu'au Chemin des Dames en 1914, cachés et sauvés à grand'peine de l'occupant sont perdus à fond... L'après-midi, je vais avec huit hommes traînant un petit chariot boche, chercher à Guise le ravitaillement avec la liste des habitants et le poids total des rations à toucher. Pour la viande, on s'arrange à peu près, mais les soldats de l'Intendance, à l'usine Godin cherchent à nous frustrer sur le vin et les autres denrées. Je vois qu'il y a du coulage. Nous protestons et menaçons de nous plaindre directement au général Berdoulat. Alors seulement, et de mauvais gré ils s'exécutent. Tout est pesé bien juste et nous n'arrivons pas à distribuer sa ration à chacun. Heureusement, un mulet rétif est abattu pour distribuer aux civils. Cela va améliorer l'ordinaire.

10 NOVEMBRE — Les soldats nous aident à préparer l'église, meurtrie et trouée. Du papier huilé remplace les vitraux. Des faisceaux de drapeaux français et alliés, quelques fauteuils ou chaises récupérés, dans le chœur pour les généraux et officiers supérieurs. A 9 h. 30, il y a un service d'action de grâces pour la libération d'Audigny et aussi la mémoire de tous nos morts.

Tous les hommes, maire en tête, les femmes et les enfants groupés, attendent les généraux Berdoulat et Guillaumat. Le petit Moïse Demur, dont le père est mort pour la France, lit une adresse que nous avons rédigée pour remercier nos libérateurs. Durant l'office, que solennisent un sergent-solistre et deux violonistes-soldats, l'aumônier militaire fait un sermon émouvant et rappelle que les vaincus que nous avons été ont droit à la gratitude du Pays, pour leur attitude devant l'ennemi et leur fidélité éprouvée envers la Patrie.

A la sortie, nous apprenons que le Kaiser et le Kronprinz se sont enfuis... Les derniers prisonniers civils sont rentrés de La Capelle. Mais une femme et deux enfants réfugiés sont gravement blessés par l'explosion d'une grenade et, après pansement sur place, conduits à l'hôpital de Guise.

ET CE FUT LE 11 NOVEMBRE 1918

11 NOVEMBRE — Toute la nuit, beaucoup de mouvement. Le chef d'état-major, commandant de Bourbon-Busset, parti en auto hier soir, rentre dans la cour vers 8 h. du matin. Le général l'attendait devant la porte. De grandes choses se préparent, les soldats s'attroupent et le commandant de Bourbon est presque aimable. Peu après, le général vient nous voir et nous invite à lui rendre visite pour dix heures, pour entendre une communication historique. Son ton est solennel, grave, ému. Nous remercions et acceptons.

A l'heure dite, Madame Renaux, Monsieur Renaux et moi, ayant fait "toilette", gantés, sommes introduits chez le général entouré de son État-Major. Il nous annonce que, dans une heure, l'Armistice sera officiel ainsi que la reddition de l'Allemagne. Il nous lit les conditions imposées. Silence.

Le général demande ce que nous en pensons. Mme Renaux répond : "Etes-vous content, mon général ?" Il répond : "Non madame, mais je suis soldat, je ne discute pas." Personnellement, ajoute-t-il, il aurait préféré aller à Berlin car il craint un relèvement rapide de l'Allemagne. Pourtant, le Maréchal Foch a raison de ne plus vouloir laisser couler le sang français.

"Et vous ?" me dit-il. Je réponds qu'à mon humble avis, il manque un mot : "attelées" aux cinq mille pièces d'artillerie à livrer. Il n'y a plus un cheval pour labourer et semer de suite. Il sourit et nous donne congé.

Dans la cour et dans le village, civils et soldats jubilent. Nous recevons un supplément de vin, des phonographes sortent, on danse, on chante... 11 Novembre 1918, le cauchemar est fini...

Epilogue

Le journal se poursuit jusqu'à Noël 1918 et contient encore bien des notes intéressantes :

J'ai fait, ce 13 novembre, le tour du terroir, qui fut pendant neuf jours le dernier extrême front de la guerre. Des milliers de trous d'obus, des kilomètres de tranchées et de fils barbelés. Ici un char d'assaut détruit, des boches non enterrés, les corps devenus tout rouges, l'un d'eux mort enchaîné à une mitrailleuse démolie... La ferme en ruines, inhabitable, sans eau, ce qui est grave...

Et puis la "reprise en main" des population par les autorités françaises :

Ce matin 17 novembre, tous les hommes de 18 à 45 ans doivent se faire inscrire pour le service militaire. Ce qui ne va pas sans protestations de gens qui ont, depuis plus de 4 ans, subi parfois plus que le supportable comme prisonniers civils, déportés ou travailleurs forcés.

19 NOVEMBRE — Le village est plein de zouaves qui pillent autant que les boches et se disputent avec les habitants... Le colonel ne veut pas qu'on dise du mal de ses soldats. *"Des lions au combat, dit-il, mais les zouaves ont toujours eu la spécialité de chaparder un peu!"* Alors...

27 NOVEMBRE — Fouillant dans les ruines à la recherche de quelques-unes des cachettes soustraites avec peine à l'ennemi, j'ai trouvé, sous le seuil de pierre bleue de la cuisine, la jardinière et les cuivres de Mme D... Pendant que Georges et Victor les rapportent à Audigny, je déterre les bons et documents de la ferme. N'en retrouvant pas une partie, je dépose mon paletot de cuir et le coffret retrouvé et m'écarte un peu pour retrouver l'autre endroit.

Quand je reviens paletot et coffret étaient disparus et je voyais deux soldats français qui partaient avec. Mais c'était des pillards et, comme je courais après eux, ils m'ont menacé de mort, ajoutant que j'avais *"fait moi-même mon trou!"* J'ai eu bien du mal à les amadouer et seule l'arrivée de Georges et Victor les a décidés à se sauver. Cela m'a enlevé l'envie de me réinstaller à Louvry.

Les nouvelles des soldats du pays tombés pour la France s'allongent lugubrement... Certains sont tombés à quelques kilomètres.

Il y a aussi les mutilés, M. Louis Renaux, aveugle à la suite d'un coup de feu à Mesnil-les-Hurlus... Les prisonniers rentrent peu à peu. Chacun répare un coin pour se loger.

Il y a la difficile et parfois rocambolesque aventure des premiers voyages : transports désorganisés, sauf-conduits et tracas de toutes sortes, passages en désinfection, itinéraires invraisemblables... pour de difficiles retrouvailles après quatre ans de séparation.

Et le retour de Normandie, dans un wagon à bestiaux, avec un cheval et une vache... Vision incongrue en un pays dépouillé, les habitants se la montrant du doigt : "Oh ! regardez ! Une vache !"

Ce cri de cœur, dans un pays d'élevage par excellence, dit mieux que tout, en quel abîme de dénuement était tombé l'arrière-front en "Régions libérées".

Mais, au-delà d'une destinée individuelle - comme il en fut sans doute bien d'autres- c'est au drame collectif d'une génération, d'une époque et d'un pays qui a connu le fond de la détresse et s'en est relevé, que nous avons voulu rendre hommage.
